

La linguistique au cœur d'une science de l'homme

Le numéro spécial du *Journal de psychologie* de 1933 sur le langage

Janette Friedrich

En 1933, dans un numéro spécial du *Journal de psychologie normale et pathologique* est publié un état des lieux de la linguistique de presque 500 pages. Il s'agit d'un événement dans l'histoire de la discipline, événement connu grâce à la réédition d'un grand nombre de ces textes en 1969 par Pariente sous le titre *Essais sur le langage*. Ce dernier livre permet au lecteur contemporain de se faire une idée sur la pensée linguistique qui se développait depuis le début des années 20 dans différentes villes d'Europe : à Paris, à Prague, à Genève, à Berlin et à Vienne. Il s'agit ici de revenir sur cette période historique qui nous semble extrêmement riche et intéressante non seulement, parce que ces auteurs ont soulevé un grand nombre de questions (langue-pensée, langage-société) dont aucune n'apparaît aujourd'hui définitivement périmée, mais avant tout parce qu'ils ont réclamé la constitution d'une science générale de l'homme. Presque chaque auteur du numéro spécial clôt ses réflexions par un appel à la collaboration entre les disciplines :

“La psychologie, la logique et d'autres branches du savoir sont intéressées, comme nous le disions, avec la linguistique à la solution de notre problème. Mais ces disciplines ne le résoudreont — autant qu'il peut l'être — qu'en fonction d'une science plus générale ayant pour objet l'être humain avec sa constitution tout entière et toutes les formes de son activité” [Sechehaye, 1933, p. 81].

Bien que les positions théoriques aient souvent été bien divergentes, la majorité des auteurs partagent la même conviction : les différentes disciplines doivent s'interpeller.

“Il ne sera possible de résoudre réellement et de dominer les problèmes qui se pressent ici que par la collaboration, plus effective que par le passé, de toutes les disciplines qui participent à l'étude du langage. La linguistique, la philosophie, la psychologie, la pathologie du langage, l'histoire littéraire, l'esthétique ont encore leurs routes bien séparées. Nous sommes toujours

gênés plus que de raison, dans le travail commun, par des idées conventionnelles et traditionnelles, par la considération de frontières superficielles et techniques" [Cassirer, 1933, p. 44].

Ce constat de Cassirer semble n'avoir rien perdu de son actualité, à tel point qu'on croirait entendre les promoteurs contemporains d'interdisciplinarité. Bien qu'il soit intéressant d'analyser si le projet de l'interdisciplinarité est le successeur de cette science générale de l'homme si recherchée au début des années 30, nous reportons cette question à plus tard et préparons dans ce qui suit le terrain pour une telle comparaison. Nous allons examiner pourquoi et par rapport à quelle problématique un certain nombre des auteurs participant aux discussions à la fin des années 20-début des années 30 ont considéré que la linguistique ne se suffit pas à elle-même. Quel est ce fameux problème général qui pousse aussi bien le linguiste Sechehaye, que le psychologue Bühler, le philosophe Cassirer et les spécialistes de pathologie du langage Goldstein et Gelb à dépasser les frontières disciplinaires ? Dans ce but, nous allons également nous référer tant aux articles du numéro exceptionnel qui n'ont pas été repris par Pariente qu'aux textes publiés dans d'autres revues de ce temps.

Quelques études ont déjà été consacrées à ce débat : l'introduction de Pariente dans la réédition de 1969 ; le compte rendu du numéro spécial publié par Meillet en [1933] dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* ; et celle surtout de Benjamin qui, dans la même année 1933, écrivait pour la *Zeitschrift für Sozialforschung*, l'organe de l'école de Francfort, sous le titre "Les Problèmes de sociologie du langage", un long commentaire. Benjamin ne fait pas allusion au numéro exceptionnel, bien qu'il discute les idées de la majorité de ses auteurs et qu'il les complète par celles de Lévy-Bruhl, de Leroy, de Vygotskij, de Carnap et d'autres. Vingt-cinq ans plus tard, Pariente voit la revendication commune à tout ce débat dans la reconnaissance d'une autonomie du langage. Il évalue cette période, à notre avis encore antérieure à celle du paradigme structuraliste, à partir de transformations survenues depuis lors en linguistique ; et il dégage dans ses commentaires sur les auteurs particuliers une grande diversité d'opinions. Une diversité spécifique pour la fin des années 20-début des années 30 qui, selon nous, se reflète également dans la compréhension de la spécificité du langage, spécificité qui est encore aujourd'hui loin d'être hors de discussion. Sur ce point, nous sommes en désaccord avec Pariente qui suggère que "à cet égard [l'autonomie de la science du langage et l'irréductibilité de son objet à toute instance étrangère — J. F.] les auteurs n'éprouvent même plus le besoin de reproduire les arguments saussuriens, ils tiennent le débat pour dépassé et, posant en principe la spécificité du langage, ils combattent en son nom les positions adverses" [Pariente, 1969, p. 13]. Aussi, si le rôle constitutif de la conception de Saussure semble soutenable pour la phonologie de Troubetzkoj ou le cercle de Genève, quoique Pariente même se sente

obligé de "défendre Saussure contre Troubetzkoj" [Pariente, 1969, p. 16], la référence à Saussure ne va pas de soi en ce qui concerne les auteurs allemands. Que ces derniers s'inscrivent dans une toute autre tradition, Benjamin le signale à la fin de son article. En citant Goldstein, Benjamin affirme que ce serait cette opinion qui lui servirait de point de départ pour une sociologie du langage :

"Dès que l'homme se sert du langage pour établir une relation vivante avec lui-même ou avec ses semblables, le langage n'est plus un instrument, n'est plus un moyen, il est une manifestation, une révélation de l'être intime et du lien psychique qui nous unit au monde et à nos semblables" [Goldstein, 1933, p. 496, cité par Benjamin, 1935, p. 115].

On est tenté de dire que la divergence par rapport au paradigme structuraliste ne pourrait pas être formulée de façon plus claire. Mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit que les points communs existant entre les participants de la discussion des années 20 et 30 sont plus nombreux qu'on pourrait le supposer.

1. La relation entre pensée et langage comme problème

Un premier constat s'impose d'emblée : le thème de la relation entre pensée et langage occupe un nombre considérable d'auteurs. Nombreux sont les textes des années 20 et 30 qui portent ce couple de concepts dans le titre ou dans le sous-titre ; dans d'autres écrits ce problème est sous-jacent ou émerge dans des contextes bien déterminés¹. Malgré la prédominance de ce problème, nous commençons par analyser des articles qui, chacun à leur manière, renoncent à traiter ce problème. Les démarches en question sont très instructives pour notre recherche, car elles ont une propriété en commun avec la discussion qui nous intéresse plus spécialement : une revalorisation considérable des études sur la langue.

¹ Outre les auteurs cités, nous renvoyons à [Binswanger, 1926 ; Brunot, 1926 ; Vygotskij, 1934 ; Delacroix, 1924 ; Piaget, 1923].

1. 1. La critique de la langue naturelle

Le premier texte qui nous intéressera dans cette perspective se présente comme un emprunt des idées de la philosophie du langage par la linguistique. Jordan confirme, dans son article au sein du numéro exceptionnel, la critique des philosophes qui prétendent que la langue naturelle ne constitue qu'une base labile pour la logique. Rappelons que c'est Frege qui, à la fin du XIX^e siècle, qualifiait la langue naturelle de moyen d'expression inadapté pour les règles logiques. Il se plaignait qu'entre la forme et le contenu d'une phrase formulée dans la langue

naturelle résident tellement d'ambiguïtés qu'on pourrait rarement attester une relation sans équivoque entre les deux, univocité qui néanmoins serait selon lui la condition indispensable pour penser la vérité. Cette problématique de la vérité conduit Frege à opposer à la langue naturelle un langage formel construit selon le modèle du langage arithmétique. On sait que là où Frege parle de la "*Begriffsschrift*", Carnap propose une "syntaxe logique" pour procéder à une analyse logique de la langue scientifique en la purifiant de tous les résidus ambigus et équivoques de la langue naturelle (cf. [Frege, 1879 ; Carnap, 1934, 1935]). Mais tandis que tant Frege que Carnap et Russel ne cherchent à remplacer la langue naturelle par le langage formel que dans un domaine précis, celui des sciences, chez les linguistes qui se réfèrent à la philosophie du langage, la critique de la langue naturelle dans son ensemble prend le dessus. Les réflexions de Jordan illustrent bien ce fait :

"(...) puisqu'il était impossible d'orienter la Logique *déductivement* d'après la langue, il fallait chercher à orienter la langue *inductivement* d'après ses sources, les choses" [Jordan, 1933, p. 48].

Jordan insiste sur le fait que le fondement de la logique est la langue naturelle et déplace de cette manière, sans le mentionner, le problème de la vérité. Pour la philosophie du langage, la vérité se produit dans la relation entre les propositions empiriques formulées lors des recherches et le langage formel fourni par la philosophie ; en revanche, chez Jordan elle se situe dans le monde. En faisant référence à Saussure, sans qu'il indique où dans les textes du fondateur de la linguistique moderne on pourrait retrouver cette idée, il répète sans cesse que "toute définition faite à propos d'un mot est vaine. C'est une mauvaise méthode que de partir des mots pour définir les choses" [Jordan, 1933, p. 55]. Pour utiliser la langue adéquatement à la vérité, il faudrait partir des choses et de leurs rapports, ces derniers fournissant les idées concrètes et abstraites pour lesquelles il doit exister des termes qui leur correspondent. La langue devient ainsi chez Jordan d'une part un fidèle reflet du monde, d'autre part l'objet d'une déduction bien différente de celle réalisée par Frege et Carnap. Selon Jordan, elle devrait être libérée des synonymes, des homonymes, des équivoques, des "termes préjudices", des chausse-trappes, par conséquent de tout ce qui pourrait empêcher la langue de représenter le monde dans sa vérité.

Pour notre problème de la relation entre pensée et langage, la démarche de Jordan, bien que a contrario, est instructive au moins sur un point. Ne montre-t-il pas qu'un transfert de la problématique de la philosophie du langage dans le domaine de la linguistique fait renoncer au problème pensée-langage ? Que Frege et Carnap non plus ne se heurtent pas à la relation entre pensée et langage s'explique par le caractère sémantique de leurs réflexions concernant la relation entre le langage

formel et la réalité. Mais un tel renoncement opéré au sein de la linguistique accorde aux réflexions sur la langue un caractère purement ontologique et nous porte nécessairement hors des frontières de la linguistique vers une philosophie néoaristotélicienne. Bref, alors que le "tournant linguistique" en philosophie pose le problème de la vérité en analysant la langue, cette même tentative en linguistique aboutit à écarter le problème pensée-langage et à renoncer à l'analyse de la langue naturelle. À la fin de son article, Jordan avoue en effet lui-même que la langue qu'il se propose d'analyser a beaucoup plus de ressemblances avec une langue artificielle qu'avec la langue naturelle.

1. 2. Pour une langue expressive

La deuxième façon de renoncer à l'analyse de la relation entre pensée et langage au sein de la linguistique est faite de manière beaucoup plus consciente. Toute une série d'articles publiés par Marouzeau dans le *Journal de psychologie* traite d'une manière ou d'une autre de l'élément affectif dans la langue parlée, banale, ordinaire. En se référant notamment aux recherches de Bally [1925], Marouzeau constate :

"On a souvent observé que le langage, qui passe pour être la traduction de la pensée, est en réalité beaucoup plus, ou beaucoup moins, — en tout cas autre chose que cela. L'homme parle d'ordinaire non pas pour exprimer ce qu'il a dans l'esprit, mais pour faire une impression, pour obtenir une adhésion, pour réaliser une action" [Marouzeau, 1923a, p. 560].

L'utilité de la langue naturelle comme moyen d'expression pour les sentiments, les intentions, les désirs, les humeurs n'avait jamais été mise en question par Frege ou Carnap ; bien au contraire, ils y voyaient une spécificité par rapport au langage formel, qui prendrait en charge les jugements, les concepts, les argumentations. Les réflexions de Marouzeau sur les procédés affectifs existant dans une langue particulière comme le français ou le latin, les études sur le rôle de l'interlocuteur dans l'expression de la pensée, celles sur le jeu des prévisions et des souvenirs dans l'énoncé annoncent une théorie qui trouve sous le nom de "théorie de l'énonciation", une large diffusion dans les sciences du langage depuis les années soixante (cf. [Marouzeau, 1923 a ou b, 1930])².

Sechehaye dans un article intitulé "Les Mirages linguistiques", écrit également pour la revue *Journal de psychologie*, résume ces réflexions autour de la langue affective et banale, expressive et vulgaire, et il relativise leur portée :

"Ce qui dans la valeur des termes est impression, intuition plutôt que pensée, ces choses complexes que nous sentons sans effort par un réflexe de notre être affectif jouent sans doute un grand rôle dans notre langage, qui, sans

² On pourrait sans doute démontrer qu'avec les écrits de Bally et de Marouzeau nous attestons déjà au début du siècle de recherches qui s'inscrivent sans équivoque dans une "théorie de l'énonciation", cf. [Chiss, Puech, 1997, p. 147-167].

elles serait bien terne ; mais comme nous ne savons pas en rendre compte, elles restent dans un vague arrière-plan de la conscience, tandis que la raison raisonnante occupe le devant de la scène. Sans doute tout a dans l'expression de la pensée un canevas logique, mais il s'agit de savoir si l'on part de la logique pour aller à la vie ou si l'on ne va pas plutôt de la vie à une certaine logique" [Sechehaye, 1930, p. 350].

Une réponse à cette question — faut-il aller de la logique à la vie ou de la vie à la logique ? — est développée par Sechehaye trois ans plus tard dans son article "La Pensée et la langue ou comment concevoir le rapport organique de l'individuel et du social dans le langage ?", dont le titre laisse attendre autre chose qu'une discussion sur le dilemme évoqué dans la citation. Cependant, on peut lire cet article comme s'il était entièrement consacré à ce dilemme, qui consiste selon une autre formulation de Sechehaye dans le fait qu'une analyse de la langue comme moyen d'expression suppose que ce qui est exprimé est accessible à la raison ou autrement dit à la réflexion. Nous caractérisons pour le moment ce dilemme de "dilemme de la recherche". Ce problème se pose bien évidemment lorsque la langue est traitée comme moyen d'expression des émotions dont la caractéristique distinctive est en générale définie par la non-réflexivité.

1. 3. Souplesse de la langue et automatisme verbal

Avec l'article de Sechehaye de 1933, nous entrons dans le vif du sujet de la relation entre pensée et langage. Tout d'abord, Sechehaye formule ainsi sa critique :

"l'expression par la langue ne donnait qu'une idée imparfaite de la pensée individuelle telle qu'elle serait dans sa libre spontanéité" [Sechehaye, 1933, p. 57].

Cette critique est orientée, comme l'indique Sechehaye à plusieurs reprises, contre les conceptions qui affirment un parallélisme entre pensée et langage, comme celle dont Humboldt a été le représentant. La langue est, selon Sechehaye, incontestablement un fait social, un ensemble d'habitudes conventionnelles, une œuvre de la collectivité, ce qui implique qu'elle va toujours imposer aux individus un cadre rigide pour la pensée. De ce fait, il montre l'existence d'un obstacle qui réside dans le fait que la langue appartient toujours à la collectivité tandis que la pensée appartient toujours à l'individu. Pour surmonter cet obstacle, Sechehaye élabore une théorie de la langue qui se laisse résumer par les deux idées suivantes.

Premièrement, il faudrait abandonner tout ce qui, dans la langue, a un caractère affectif. Tandis que dans le texte de 1930 Sechehaye semblait encore indécis, ici sa position prend forme :

“seule l'expression des idées correspond à la fonction spécifique de la langue. L'expression de la vie, quelle que soit son importance au point de vue pratique, n'y figure que sur un plan secondaire (...)” [Sechehaye, 1933, p. 67].

Dans la mesure où les idées, et notamment les idées a priori, font partie du domaine du général, ce qui les munit de “la force persuadée de l'évidence”, elles assurent une adéquation des concepts d'une langue à une autre. Cette première proposition de Sechehaye est sous-tendue par une emprise de la logique sur la linguistique, les langues naturelles sont bien limitées à la fonction de représenter une pensée dite universelle. Que Sechehaye se situe de cette manière du côté de la doctrine linguistique de Port-Royal a sans doute moins d'importance pour lui que la possibilité de renoncer par là à la position d'Humboldt qui témoigne selon lui d'un “scepticisme intellectuel” à éviter. Son “élargissement” de Port-Royal par un recours rapide à Kant et ses concepts a priori introduit certes le sujet de la connaissance, mais pas du tout la pensée individuelle qui, selon Sechehaye, ne trouve justement pas son expression dans la langue. Le premier détournement de l'obstacle laisse ce dernier intact.

La deuxième détournement de l'obstacle se nourrit également d'un courant philosophique français, cette fois celui de Bergson. Dans certains contextes, les mots sont suggestifs des idées, ils ressemblent aux jalons des idées, ainsi que le dit Sechehaye. Cela serait notamment le cas quand deux interlocuteurs partagent un contexte qui est caractérisé par une conscience commune de la situation. Ici, des mots bien différents peuvent sans aucune difficulté exprimer la même pensée, car l'intercompréhension est assurée par une pensée préétablie. On ne trouve pas chez Sechehaye d'allusions à Bergson, mais nous pouvons évoquer d'autres auteurs afin de comprendre dans quel contexte la théorie de Bergson servait aux linguistes et aux psychologues de point de référence.

À titre d'exemple, on pourrait alléguer l'article de Meyerson intitulé “La Pensée et son expression”, qui poursuit un seul but : discuter la distance qui sépare la langue et la pensée. Le texte est rempli d'énoncés dénonciateurs :

“C'est que, pour chacun de nous, l'adéquation complète entre sa pensée et son langage propre constitue une illusion en un certain sens nécessaire (...)” [Meyerson, 1930, p. 501] ;

“il n'est tout de même qu'un langage et, comme tel, ne saurait embrasser la richesse entière de la pensée” [*ibid.*, p. 507] ;

“La pensée exprimée est un mensonge” [*loc. cit.*].

Meyerson voit la raison de cette insuffisance de la langue, dans la caractéristique de la pensée d'être quelque chose comme une activité, laquelle est avant tout caractérisée par un jugement synthétique, un mouvement d'identification. Il a recours à la production de la connaissance en mathématique et en physique en démontrant

l'indépendance des deux domaines à l'égard du langage mathématique ou physique. C'est bien dans ce cadre qu'on peut solliciter Bergson dont la critique des instances médiatisantes comme la langue, l'histoire ou le social est fondée sur une philosophie de l'immédiat, dans laquelle "la durée" et "la pénétration" sont les deux principaux états de la conscience. Meyerson cite Bergson qui s'explique de la façon suivante :

"nous tendons instinctivement à solidifier nos impressions pour les exprimer par le langage",

il ajoute :

"De là vient que nous confondons le sentiment même, qui est dans un perpétuel devenir, avec son objet extérieur permanent, et surtout avec le mot qui exprime l'objet",

et poursuit :

"Par cela seul que nous parlons, par cela seul que nous associons des idées les unes aux autres, et que ces idées se juxtaposent au lieu de se pénétrer, nous échouons à traduire entièrement que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage" [Bergson, 1906, p. VII, p. 99 et p. 126, cité par Meyerson, 1933, p. 508 et p. 509].

³Meyerson insiste sur le fait que sa compréhension notamment de la "solidification" se distingue de celle de Bergson (cf. [Meyerson, 1930, p. 509]). Pour une analyse intéressante d'une des réceptions de la philosophie de Bergson au début de ce siècle dans la philosophie russe, cf. [Nethercott, 1995].

Cette mise en parallèle de quelques énoncés de Sechehaye, de Meyerson et de Bergson ne peut bien sûr pas remplacer une analyse plus fine des relations entre un certain groupe de conceptions linguistiques et psychologiques d'un côté et la philosophie de Bergson de l'autre³, mais il nous suffit de retenir ici que le deuxième détournement de "l'obstacle de la langue" concerne plutôt la relation génétique entre pensée et langage qui pourrait être résumée avec les mots de Meyerson : le langage n'arrive toujours qu'après-coup. Si la pensée naît hors de son expression dans la langue, si elle ne doit pas sa constitution à la langue, l'impossibilité d'exprimer cette pensée dans la langue pèse moins lourd. Il semble donc possible, ainsi que l'affirme Sechehaye, de l'exprimer malgré la langue. À nos yeux, c'est cette reconnaissance qui pousse Sechehaye à constater que contrairement à ce qu'on pourrait croire et à ce qu'il a cru, il n'y a rien de plus souple et de plus maniable que la langue. Que cette souplesse se fonde d'un côté sur une limitation des fonctions de la langue à la représentation de la pensée et d'un autre côté sur la disparition de la langue face à une pensée préétablie reste quand même à souligner.

Mais Sechehaye ne s'arrête pas là, il continue de rechercher une autonomie de la langue et se tourne dans ce but vers la "défaillance de l'esprit humain". La spécificité de la langue est selon lui telle qu'elle permet d'utiliser les mots sans que la pensée des choses soit en mouvement. Cette capacité reçoit de Sechehaye des désignations bien parlantes comme "oreille de la paresse intellectuelle" [1933, p. 88], "automatisme verbal" ou bien "attitude réceptive". Malgré ces définitions

plutôt négatives, Sechehaye insiste sur la nécessité de cette "pensée par les mots", car il serait impossible de remonter chaque fois jusqu'à la cause de la pensée :

"Grâce à la langue que nous recevons de la société, nous ne sommes plus condamnés à improviser des rudiments d'idées chaque fois que nous essayons de penser le monde que les perceptions sensorielles ou autres nous révèlent" [Sechehaye, 1933, p. 79].

Le fait que la langue soit un support ou pour utiliser un terme de Saussure "le trésor" par l'intermédiaire duquel le sujet a immédiatement accès aux idées, lui attribue un rôle beaucoup plus important qu'il apparaît à première vue. Sechehaye introduit une distinction que nous connaissons dans le domaine de la langue depuis Humboldt, à savoir celle entre la pensée comme processus/cause et la pensée comme produit/idée⁴. Pour démontrer que cette distinction nous permet de comprendre aussi bien "le dilemme de la recherche" que nous avons cité dans le paragraphe précédent que la définition ultime proposée par Sechehaye pour la pensée, nous donnons encore une fois la parole à Sechehaye qui qualifie son approche comme suit :

⁴Nous avons trouvé un autre couple de concepts qui se prête pour refléter ce dédoublement de la pensée chez K. Bühler, qui lui distingue par rapport à la langue l' "acte" et l' "œuvre", cf. [1934, chap. I, § 4].

"Que cette attitude réceptive et cet automatisme comportent un certain danger pour l'originalité et la rectitude de notre pensée personnelle, cela est bien évident ; mais il faut reconnaître aussi que, du même coup, — et c'est plus essentiel — ce sont ces choses-là, cette réceptivité et cet automatisme, qui permettent à la pensée personnelle de prendre conscience d'elle-même, de s'assurer un contact solide et effectif avec le monde des idées et de se manifester" [loc. cit.].

La dernière idée, cette prise de conscience de la pensée elle-même par l'intermédiaire de la langue, se reflète clairement dans sa définition de la pensée "comme liberté sous le contrôle de notre conscience individuelle", pour voir le rapport avec le "dilemme de la recherche" une réflexion supplémentaire est nécessaire. Ce n'est pas assez que le sujet qui parle soit réflexif et conscient de sa pensée, le sujet qui parle est également présenté par Sechehaye comme réflexif et conscient de son utilisation de la langue. C'est au niveau de l'acquisition individuelle de la langue qu'il dégage les opérations intelligentes. L'individu entouré par les langues des autres les apprend en faisant un choix conscient et une interprétation propre par rapport à la signification et l'utilité des mots qui lui sont proposés. Il s'ensuit que "le dilemme de la recherche" en étant la reformulation du problème pensée-langage proposé par Sechehaye, joue à son tour sur un niveau bien intéressant pour le but de notre recherche. L'utilisation de la langue appréhendée comme une activité de choix et d'interprétation et la pensée définie comme liberté sous contrôle conscient sont les deux des activités d'un sujet réflexif et se connaissant, donc "personnel". Annoncer ce sujet comme point de départ de n'importe quelle recherche soit sur la

langue soit sur la pensée montre que Secheyaye participe avec son article au débat autour de la science de l'homme, débat qui nous intéresse tout particulièrement. Ne pourrait-on pas dire que le terme "science de l'homme" ne signifie rien d'autre que le fait que son objet serait toujours un sujet de la connaissance, mais non pas le fameux sujet transcendantal de Kant mais celui de Secheyaye qui connaît et contrôle *sa* pensée et *sa* langue. Il nous semble que les dernières lignes de son texte vont dans le sens de notre hypothèse :

"Le problème de la pensée et de la langue n'est à tout prendre qu'un des aspects de celui des rapports de l'individu et de la société, et, puisque ces rapports ne paraissent soulever de difficulté sérieuse que dans le monde humain — où se pose pour nous le problème de la liberté —, cela revient à dire que nous sommes placés tout simplement devant le problème de l'homme" [1933, p. 81].

Mais comment faire d'un tel sujet libre et réflexif un objet de science, laquelle prétend toujours pouvoir produire un savoir objectif et rigoureux concernant le monde ? Comment procéder le passage de la vie à la logique, si chaque sujet est capable de produire *sa* propre logique ? En posant ces questions au texte de Secheyaye, nous nous apercevons que ce ne sont pas les siennes, puisque sa conception maintient un caractère hybride. En fin de compte il atteste l'existence de deux sujets, celui de la pensée comme cause et celui de la pensée dans la forme d'un automatisme verbal, donc de la pensée dont le sujet peut prendre conscience. Et peut-être n'est-ce pas par hasard que c'est le premier sujet qui reste pour Secheyaye le véritable objet de la recherche.

2. Une autre conception de la pensée

2. 1. La langue comme perpétuel aliment de l'anthropomorphisme

Tant pour Cassirer que pour Bühler la distinction entre la pensée comme cause ou procès et la pensée comme produit, que nous avons vu émerger dans les réflexions de Secheyaye, constitue le point de départ de leur recherche. Mais à la différence de Secheyaye, Cassirer fait cette distinction par rapport à la langue et, de plus, son analyse va dans le sens inverse. C'est le passage d'un produit verbal à un processus verbal lors de l'utilisation de la langue par le sujet qui retient son intérêt. Pour l'analyse de la langue, il exige de ne pas s'attarder à une étude des formes de la langue, mais d'expliquer les lois internes de sa formation. Une définition de la langue ne peut alors être pour Cassirer que génétique. Le domaine dans lequel Cassirer indique que l'analyse doit se faire est non pas la linguistique mais la psychologie. Cependant, ni la psychologie

expérimentale ni la psychologie introspective ne se prêtent selon lui comme cadre pour une telle étude, car dans ces deux courants, dominants à cette époque-là, la langue est la condition indispensable pour une analyse psychologique. Dans les expérimentations sur la pensée, élaborées dans l'école de Würzburg, l'expérimentateur s'appuie sur le récit du sujet qui fait l'objet de la recherche pour connaître le déroulement et la constitution de la pensée. Et si dans la conscience de soi, les sensations, les idées etc. adhèrent également au mot, alors toute introspection est déterminée par la langue. Étant donné une telle présence de la langue dans le monde du psychique, Cassirer concrétise sa démarche et formule une question heuristique qui rend compte de ces difficultés :

“Comment donc le langage lui-même pourrait-il être compris par la psychologie, puisqu'il est au contraire le milieu dans lequel se meuvent toute appréhension et toute compréhension psychologique? (...) Si l'on réussissait à trouver une région de l'âme qui fût spécifiquement liée au langage et qui portât essentiellement sa marque, peut-être découvrirait-on dans sa structure un témoignage indirect sur le devenir et la genèse du langage, peut-être lirait-on dans son développement la loi de formation et d'organisation à laquelle le langage est soumis” [Cassirer, 1933, p. 22-23].

Cette région de l'âme, Cassirer la situe dans la représentation objective qui est selon lui le but de la formation de la langue. Les représentations ne sont pas données au sujet, elles ne sont pas une simple contemplation d'un objet préexistant, elles doivent être conquises. Si le monde se reflétait dans les représentations comme dans un miroir, les représentations se borneraient à reproduire les déterminations qui préexistent comme telles dans les objets. En affirmant que la langue a une part active et constitutive dans la construction des représentations du monde par le sujet, Cassirer continue la ligne de pensée qui remonte à Kant. La langue est le moyen de conquête, de formation et de stabilisation des représentations des objets. Cassirer illustre cette affirmation par un excursus dans le domaine de la genèse de la fonction symbolique chez l'enfant. Ce qui retient ici son intérêt, c'est la manie de dénomination observable chez les enfants qui commencent à apprendre à utiliser la langue. Cassirer attire notre attention sur le fait que l'enfant demande rarement comment quelque chose s'appelle, mais ce que cette chose est. La question ne porte pas sur le mot, mais sur la chose. “Ainsi, l'enfant demande le nom pour prendre en quelque sorte par lui possession de la conscience de la chose” [*ibid.*, p. 26]. En possédant ainsi un mot pour la chose, l'enfant peut se faire une représentation ou comme dit Cassirer “s'essayer à la représentation des objets” [*loc. cit.*]. Entre la forme et la direction d'une part du comportement verbal, d'autre part de l'appréhension des objets, Cassirer constate donc une parenté intime dont nous allons voir plus loin les implications théoriques.

Revenons à la prise en possession de la conscience des choses par les mots et regardons de plus près comment elle se déroule et quel rôle y joue

précisément la langue. Pour expliciter ce rôle, Cassirer introduit une deuxième distinction, celle entre d'une côté les premières expressions vocales des émotions et des représentations comme le cri, l'exclamation de la joie et les pleurs, d'autre côté l'expression de ces mêmes émotions par la parole. Alors que les premières formes ne font rien d'autre qu'extérioriser une perturbation interne sans la modifier, dans la parole selon Cassirer la "tonalité" change, ce qui fait que "l'émotion appréhendée et représentée par la parole n'est plus ce qu'elle était d'abord (...)" [1933, p. 29]. Cassirer évoque par la métaphore de la "tonalité" une caractéristique de la parole que Saussure a également souligné lorsqu'il a analysé le circuit de la parole (cf. [Saussure, 1916, p. 27-30]). En parlant, en émettant des bruits par la bouche, les représentations et les émotions se placent en face du sujet, elles se détachent de lui. Dans la mesure où le sujet parle, il entend sa parole, c'est par les oreilles que la parole revient à lui. Ce qui fait, conclut Cassirer, qu'en utilisant la parole pour exprimer ses émotions et ses représentations le sujet est obligé de s'écouter, de prêter l'oreille à ses émotions. Cassirer parle aussi d'une "distance convenable" à laquelle le sujet met les représentations et les émotions. Dans l'expression immédiate des affects, une telle prise de distance pour s'écouter est impossible. James a été un des premiers psychologues à avoir discuté ce phénomène. Lui aussi, il constate que dans l'expression de la souffrance ou de la tristesse par des pleurs, on ne peut pas s'éloigner de ses émotions, car les pleurs et la souffrance sont indissociables. James décrit ce mécanisme bien paradoxal de la façon suivante : en exprimant la tristesse par des larmes, celle-ci prend de l'amplitude, le fait qu'on pleure renforce la tristesse, puisque pleurer est un fait triste (cf. [James, 1914]). Nous pourrions conclure qu'on ne pleure pas parce qu'on est triste, mais qu'on est triste, parce qu'on pleure. Dans ce cercle vicieux, on n'a pas accès à ses propres émotions, on ne peut pas s'écouter, car la force de l'expression domine tout⁵. L'expression de la tristesse dans la parole change la situation de façon décisive, or "cette manière d'«écouter» conduit peu à peu à une forme d'«obéissance» très éloignée de la simple soumission, de l'assujettissement inconditionnel à l'émotion. L'émotion, dans la mesure où elle apprend à s'exprimer et à s'apercevoir dans cette expression, perd la force de contrainte immédiate et brutale qu'elle exerçait sur moi" [*ibid.*, p. 30].

⁵Aussi, même si pour James la majorité des émotions portent un caractère non réflexif, et sont donc caractérisées par l'évolution suivante : cause d'émotion → émotion → expression corporelle de l'émotion, il voit une possibilité de les interpréter en tant que phénomènes conscients. Il change l'ordre des trois éléments d'une émotion : cause d'émotion → expression corporelle de l'émotion → émotion. À ce moment, l'expression devient la cause pour l'émotion, qui peut se détacher de sa cause réelle (cf. aussi la discussion de cette proposition par [Vygotskij, 1925, p. 46]).

Cette façon de voir la spécificité de la langue dans le fait qu'elle permet aux sujets de placer leurs représentations et émotions à une distance convenable a des répercussions sur la compréhension de la langue même (cf. également [Cassirer, 1923, 1924]). Sa définition est ainsi étroitement reliée avec le concept de réflexion, que Cassirer caractérise comme le facteur intellectuel décisif pour toute création verbale. La part de la langue dans la constitution de la représentation des mondes consiste alors dans le fait que le sujet, en utilisant la langue, pose ses représentations comme objets du monde, dont la spécificité réside dans le

fait de renvoyer au sujet. Cassirer parle ici d'une "concréscence entre l'image et la chose" [1933, p. 26], donc d'un anthropomorphisme, dont le langage est la condition. La langue nourrit le sentiment, "que le scepticisme n'a pas encore ébranlé ni inquiété, qu'il y a une intuition immédiate des choses" [*ibid.*, p. 40]. Cassirer cite dans ce contexte Humboldt, qui exprime sans équivoque ce fait en disant :

"Ainsi la représentation arrive à la véritable objectivité sans perdre pour cela sa subjectivité. Cela, le langage seul peut le faire ; sans cette promotion à la qualité d'objet renvoyé au sujet, toujours réelle quand il y a participation, même silencieuse, du langage, la formation du concept et par suite toute véritable pensée restent impossible" [Humboldt, 1867, p. 55, cité par Cassirer, 1933, p. 29]⁶.

Cette vision de la langue est cependant encore une fois concrétisée par Cassirer, car elle court le danger d'être mal comprise en fonction du point de vue qu'on adopte : celui d'un observateur extérieur ou celui du sujet parlant. Si on se met du côté du chercheur, on risque d'être piégé par ce que James appelle le "sophisme du psychologue" (cf. [James, 1909]), qui consiste à croire que l'état mental doit avoir conscience de lui-même quand le psychologue a conscience de lui. Ce sophisme nous parle donc d'une confusion entre la perspective du chercheur qui analyse l'état mental et la perspective du sujet parlant. En utilisant une terminologie empruntée à la philosophie de l'esprit, on pourrait aussi dire que le psychologue identifie la réflexion avec l'auto-réflexion, puisque l'autoréflexion du sujet est la seule possibilité pour lui d'avoir accès à la genèse de la représentation. Cassirer remet en cause cette démarche de la psychologie qui recherche des causes pour des phénomènes psychiques dans le sujet même, et il prend par là au sérieux toutes les objections bien connues contre la méthode de l'introspection. Cassirer opère donc une troisième distinction importante entre la perspective du chercheur qui cherche la cause de la représentation dans le sujet qui a construit cette représentation et la perspective du sujet parlant qui cherche avant tout à se détacher de ses représentations en les identifiant avec le monde, qui en conséquence acquiert un caractère "anthropomorphe".

Plusieurs points méritent ici d'être résumés. Certes Cassirer considère cet anthropomorphisme comme la caractéristique majeure de l'enfant ; mais selon lui la langue est aussi bien pour l'adulte que pour l'enfant le moyen spécifique d' "humanisation" du monde. Ce qui veut dire le moyen particulier à l'aide duquel le sujet porte ses représentations dans le monde. Cependant il se sent obligé de faire des concessions à une théorie sceptique de la langue et il avoue que "[le langage] semble, pour cette raison même, condamné à rester enfermé et emprisonné pour toujours dans les limites de l'anthropomorphisme. (...) Incapable à jamais de pénétrer l'essence propre des choses, il y substitue un simple signe" [1933, p. 41].

⁶Cassirer cite aussi C. Bühler qui confirme, en d'autres termes, cette capacité spécifique de la langue d'anthropomorphiser le monde : "la spiritualisation subjective de l'activité croît avec la conquête du monde des objets par le langage" [C. Bühler, 1931, p. 147, cité par Cassirer, 1933, p. 36].

⁷Pariente critique dans son introduction de 1969 Cassirer, car les réflexions de dernier restent pour lui dans le cadre du criticisme kantien. Pariente croit qu'une telle intégration des faits linguistiques à une théorie de la conscience transcendantale ne parvient pas à les prendre au sérieux [Pariente, 1969, p. 35]. Nous sommes d'accord avec Pariente en ce qui concerne la tentative de Cassirer de trouver dans la langue poétique la langue universelle. Mais que Pariente s'arrête à cette critique montre qu'il ne prend pas au sérieux l'autre compréhension de la fonction représentative de la langue, qui présente le véritable objet d'étude pour Cassirer : celle qui permet au sujet de refléter une conception personnelle du monde dans le monde.

⁸Un des grands débats dans la psychologie germanophone des années 20 tournait autour de la possibilité d'élaborer une "psychologie inductive". En tant que condition épistémologique d'une telle psychologie, les participants du débat mettaient en question aussi bien le concept de "causalité efficiente" que celui de "causalité téléologique", considérés jusque là comme indispensables pour la psychologie, cf. [Friedrich, à paraître].

Dans sa réponse à cette théorie sceptique de la langue qui est, comme nous avons essayé de le démontrer, l'arrière-fond de la philosophie du langage et des réflexions de Sechehaye, Cassirer reste ambigu. D'une part, il prend en compte cette critique de la langue en faisant référence à la poésie qui concilie selon lui le particulier et l'universel. Il tente par là d'indiquer une langue qui, à travers son irréductible individualité, reflète l'essence du monde⁷. D'autre part, Cassirer renforce sa critique du sujet du psychologue. Nous avons vu que la représentation qui est exprimée par la langue ne peut pas être analysée comme cause de son expression et cela parce que la langue la transfère hors du sujet au sein du monde, ou, dit avec des mots de Cassirer, parce que la langue est "un perpétuel aliment de l'anthropomorphisme" [1933, p. 40]. À la fin de son article, il indique brièvement comment le psychologue pourrait quand même procéder à une analyse causale. Il déplace l'intérêt de l'analyse de la représentation comme cause d'une expression langagière vers l'analyse de l'expression elle-même comme cause. Pour étayer ce déplacement, il fait référence au célèbre texte de Kleist intitulé *Sur l'achèvement progressif de la pensée dans la parole* :

"H. von Kleist a posé avec une vigueur magistrale le problème que nous traitons. Il part du fait que le rôle du langage ne se borne nullement à communiquer des pensées préexistantes, mais qu'il est un médiateur indispensable pour la *formation* de la pensée, pour son devenir interne. Le langage n'est pas une simple *transposition* de la pensée dans la forme verbale ; il coopère essentiellement à l'acte primitif qui la *pose*. Il ne réfléchit pas seulement au dehors le mouvement interne de la pensée, mais il est pour elle un thème, un stimulant et une cause motrice de première importance" [*ibid.*, p. 42].

Traiter la langue comme "lieu" où une représentation naît a des conséquences méthodologiques qui n'ont pas souvent été mises au jour. Ainsi, la distinction entre *processus/cause* et *produit* que nous avons tirée des réflexions de Sechehaye n'est plus applicable, dans la mesure où lors de la naissance de la représentation dans la langue la représentation qui est la cause et la représentation qui est le produit coïncident. Ou autrement dit, la cause de la représentation naissante doit être reconstruite à partir de la représentation née. Elle ne peut pas être saisie indépendamment du résultat de l'expression, car avant l'expression elle n'existe pas. Cela met sérieusement en doute le concept de "cause" en cours en psychologie encore aujourd'hui. À la successivité de la pensée causale s'oppose une explication après-coup, qui permet aux psychologues utilisant aussi bien des modélisations que l'induction de pratiquer une démarche scientifique qui ne se heurte pas au problème de l'introspection⁸. Pourtant, dans l'article de Cassirer ce n'est pas seulement la psychologie qui est visée. Il souligne à la fin de son texte qu'il considère que le problème discuté dans cet article est seulement amorcé. Pour avancer dans la compréhension de

la relation entre pensée et langage en tant que "constant échange de force", une collaboration de toutes les disciplines qui étudient la langue serait à ses yeux souhaitable. Nous prenons note de cette préférence de Cassirer pour une étude de la langue et remettons notre commentaire sur ce sujet à la conclusion, car il nous semble utile de discuter un autre texte rédigé par le psychologue Bühler afin de trouver une réponse à cette question : pourquoi est-ce une étude de la langue qui nous amènerait selon Cassirer à une science de l'homme ?

2. 2. Débit expressif et conception physiognomonique du monde

Les réflexions de Bühler publiées dans le numéro exceptionnel portent sur le rôle des onomatopées dans la langue et semblent à première vue représenter une recherche bien pointue sur un problème linguistique plutôt marginal. Le questionnement de Bühler est clairement formulé : est-ce qu'il existe dans la langue un champ cohérent des onomatopées ? Autrement dit, est-ce que "peindre à l'aide des sons ou des mots la réalité" est la fonction première de la langue ? La démarche argumentative poursuivie par Bühler se laisse résumer de la façon suivante : même si le potentiel pictural de la voix humaine est surprenant, si les sons sont ainsi un moyen de copie et d'imitation du monde quasi illimité, c'est la langue dont la loi fondamentale n'est pas celle de l'onomatopée qui sert de procédé de représentation du monde. Quelle est la loi qui fait que la langue est le moyen privilégié de la représentation, Bühler ne le discute pas dans ce texte. Il le discute dans la partie III de son ouvrage *Die Sprachtheorie* (*La Théorie du langage*, cf. K. Bühler [1934], et aussi [1927]) dont le petit texte sur les onomatopées est tiré. Nous retrouvons dans ce livre beaucoup de réflexions semblables à celles de Cassirer, notamment en ce qui concerne la fonction représentative de la langue. Le petit texte sur les onomatopées complète dans un certain sens cette discussion, car il permet de concilier une démarche linguistique avec une démarche psychologique.

Revenons alors à la relation entre les onomatopées et la langue. La première description ne se distingue guère de celle donnée par Saussure. La langue impose, ainsi que le dit Bühler, sur le plan de la syntaxe, de l'étymologie, du lexique et de la phonologie des limites bien définies à la libre créativité de l'onomatopée. Que l'arbitraire linguistique concerne aussi bien le signe que les onomatopées est démontré par le fait que jamais un phonème étranger à la langue ne pourrait être utilisé dans une onomatopée. Ce qui conduit Bühler à remettre en question la définition apparemment la plus évidente de l'onomatopée qui voit dans ces phénomènes des équivalents naturels pour les choses ou bruits. Pour Bühler, les onomatopées ne copient pas le monde, mais en donnent une "interprétation symbolique". Cette conception des onomatopées lui permet de les repérer dans un domaine qui semble ne pas faire partie de la

linguistique. Il a été bien reconnu que "le besoin de peindre naît dans ces larges marges demeurées libres du fait que le langage a adapté une structure différente et non picturale. Il possède même en propre un petit terrain bien délimité, qu'il déborde un peu, celui des noms de bruits. Et il agit *last not least* d'une façon très originale dans le domaine du débit expressif ..." [K. Bühler, 1933, p. 117].

Un débit expressif (*Ausdruck*) est selon Bühler le besoin de l'expression du sujet parlant qui en prononçant un mot, exprime une compréhension bien spéciale du monde. Bühler parle d'une compréhension physiognomonique du monde, car dans le débit expressif le monde est saisi comme s'il nous parlait, comme s'il était lui-même une expression des choses. Alors, conclut Bühler, les onomatopées ne sont pas le résultat d'une copie à la manière d'un écho mais le résultat d'une création verbale. Le sujet parlant "interprète de façon productive l'aspect des choses et en retrouve le reflet dans le son du mot qui les désigne" [*loc. cit.*].

Les onomatopées, qui trouvent leur siège dans ce domaine du débit expressif sont alors les sons et les mots qui ressemblent aux "visages des choses et pénètrent dans leur être intime qu'ils rendent par leur physionomie même" [K. Bühler, 1933, p. 115].

On est tentée de dire que cette compréhension physiognomonique du monde est la même que celle que Cassirer désigne comme anthropomorphe. Non seulement on trouve cette compréhension bien particulière du monde dans ces deux textes, mais aussi bien Cassirer que Bühler cherchent à travers elle à dégager une spécificité de la langue souvent sous-estimée ou mal comprise : sa capacité de donner naissance à des conceptions personnelles du monde.

En insistant sur le fait qu'une physiognomonie de la langue n'existe pas, Bühler se distingue des théories, notamment allemandes, qui lui ont servi pour introduire cette idée de débit expressif dans une réflexion linguistique⁹. Les sujets parlants agissant dans le domaine du débit expressif ne sont pas à confondre avec le créateur de la langue ou autrement dit il n'y a rien dans la langue qui pourrait être démontré pour expliquer la réalisation du besoin de l'expression, observable chez un sujet particulier, précise-t-il :

"Les sujets en question, comme chacun de nous en pareil cas, mettent et entendent dans les sons la seule chose dont ils disposent, c'est-à-dire leur conception extrêmement personnelle et même toute momentanée des choses ; c'est eux-mêmes qui se trouvent caractérisés, et nullement une conception générale qui serait celle du 'germanophone' présent ou passé" [*ibid.*, p. 118].

La conception générale du germanophone que Bühler évoque ici est selon nous comparable à la conception de la langue élaborée par Saussure. Dans l'affirmation que ce ne serait pas la langue qui expliquerait le débit expressif, une ressemblance entre la pensée linguistique de ces deux

⁹Dans ce texte Bühler discute notamment le livre d'Heinz Werner *Grundfragen der Sprachphysiognomik* (Questions fondamentales d'une physiognomonie de la langue), cf. [Werner, 1932]. Bühler lui-même a travaillé sur le concept de "physiognomonie" et d' "expression" en parcourant l'histoire de ces concepts de l'antiquité à nos jours, cf. [K. Bühler, 1933].

auteurs semble pouvoir être attestée. Pourtant, même si les onomatopées, lorsqu'elles sont utilisées dans le domaine du débit expressif, ne nous disent rien en ce qui concerne la langue, elles sont, selon Bühler, un phénomène purement langagier. Puisque le monde ne montre pas son visage, ce sont les sons choisis par les sujets parlants qui font apparaître le "visage" du monde. Ce qui implique que la conception physiognomonique du monde doit son existence à la langue ; on ne peut pas les séparer. Hors de l'utilisation de la langue, le monde ne parle pas au sujet. Cela fait que la langue et le monde sont mêlés d'une manière qui empêche d'expliquer le débit expressif exclusivement à partir de la conception personnelle du monde que se fait un sujet. Aussi, si tout ce que le sujet met et entend dans le débit expressif témoigne de sa conception extrêmement personnelle du monde, le fait que cette conception émerge dans le débit expressif a comme conséquence qu'elle doit son existence à la langue, qui fait que le monde parle au sujet. Une différence entre Saussure et Bühler s'esquisse ici, car nous ne trouvons pas chez Saussure cette identification bien spéciale entre langue et conception personnelle du monde. Cela est peut-être la raison pour laquelle les affirmations de Saussure sur le fait que tout dans la langue serait psychologique, portent plutôt un caractère hypothétique. Malgré le fait que Saussure considère à plusieurs reprises que la linguistique fait "corps avec la psychologie sociale" [Saussure, 1916, p. 21], nous cherchons en vain dans ses écrits une esquisse de cette psychologie ; aussi une évaluation des différentes théories psychologiques à disposition en ce temps-là pour une telle entreprise ne l'a-t-elle pas préoccupé. Il semble alors qu'avec l'analyse du débit expressif, nous sommes entrés dans un domaine de la langue où le psychique sous la forme d'une conception personnelle du monde est aussi bien la source que le produit de la langue. L'étude de Bühler sur les onomatopées semble donc confirmer les réflexions de Cassirer qui croyait qu'une collaboration entre les différentes disciplines des sciences humaines devrait être avant tout entreprise dans l'étude de la langue.

3. En guise de conclusion

C'est souvent à partir de Saussure et de son projet d'une sémiologie que le débat autour de la place de la linguistique dans les disciplines des sciences humaines est entamé. La façon avec laquelle Saussure a formulé la nécessité pour la linguistique de s'insérer dans le cadre de la psychologie a fait dans les dernières années à plusieurs reprises l'objet de recherches et leurs auteurs ont été souvent d'accord sur le fait qu'une telle insertion demanderait néanmoins une autre psychologie que celle qui existait à l'époque de Saussure (cf. [Fehr, 1995]). Alors, fallait-il attendre

¹⁰*Le projet d'une psycholinguistique (titre, conception et programme) a été développé en 1953 lors d'un séminaire à l'Institut de linguistique de l'Université d'Indiana, cf. [Osgood, Sebeok, eds., 1965].*

les années 50, l'émergence officielle du paradigme de la psycholinguistique pour pouvoir attester de la symbiose entre ces deux disciplines, symbiose recherchée déjà par Saussure ?¹⁰ Dans cette perspective, on perd de vue une tentative bien caractéristique du début du XX^e siècle. Chiss et Puech parlent d'une transformation du syntagme "linguistique générale" en "problèmes généraux d'ordre linguistique" "au service du thème central de la socialité linguistique, de la société comme fait linguistique", etc. [Chiss, Puech, 1997, p. 214]. La discussion autour de la relation entre pensée et langage telle qu'elle a été tenue dans les années 20 et 30 confirme, comme le montre notre étude, cette tentative. C'est l'analyse de la pensée comme fait linguistique qui est le fil rouge des textes choisis.

Que cette démarche ne nous amène pas à une autre conception de la psychologie, mais à une conception de la pensée différente de celle qui règne dans la psychologie encore aujourd'hui, a été démontrée de façons différentes par tous les auteurs que nous avons discutés. Deux manières de traiter la pensée semblent s'affronter. L'une qui voit dans la pensée la capacité première de l'homme à se libérer d'une relation immédiate avec la réalité et lui-même pour pouvoir pénétrer dans l'essence propre de l'être extérieur et intérieur. Cette conception a imprégné la psychologie du XX^e siècle, comme elle a dominé la philosophie européenne depuis Descartes. Dans l'autre voie, la pensée est considérée comme une capacité de caractère immédiat qui permet de saisir le monde à travers une conception personnelle de ce monde.

Pour la première conception, le rôle de la langue pour la pensée semble superflu dans la mesure où la pensée est considérée comme se constituant bien avant et hors de la langue. De cette manière, la langue est réduite à un simple instrument de la pensée. Dans la deuxième conception, l'étude de la langue est revalorisée. Une fois, nous l'avons vu dans la première partie de notre texte, la philosophie du langage critique la langue naturelle comme moyen de constitution et d'expression de la vérité, et la remplace par un langage formel. Une deuxième fois, enfin, cette revalorisation concerne la langue naturelle même. Tandis que Sechehaye hésite encore entre une théorie de la pensée sans ou avec la langue, Bühler et Cassirer se plongent dans une étude de la langue qui favorise une compréhension de la pensée comme conception personnelle du monde. L'analyse des onomatopées dans le domaine du débit expressif (Bühler), l'étude de la langue comme aliment perpétuel d'anthropomorphisation du monde (Cassirer) se laissent compléter par les recherches de Gelb et Goldstein qui clôturent le numéro exceptionnel. Les deux spécialistes de la psychopathologie s'opposent à une démarche qui discute la lésion organique en tant que cause des troubles aphasiques. Pour eux, la lésion organique est avant tout la cause pour les "détours" aussi bien langagiers que comportementaux et psychiques, détours que le malade élabore pour

pouvoir réagir dans les situations qu'il tente de gérer en vain. On pourrait alors caractériser ces détours comme des stratégies de compensation d'un dysfonctionnement organique. Pourtant ce sur quoi Gelb et Goldstein attirent notre attention n'est pas le caractère défectueux des moyens utilisés par les malades pour compenser le dysfonctionnement. Dans ces détours ils saisissent avant tout la capacité du sujet à appréhender le monde sous la forme de sa propre conception du monde. Ce qui explique aussi le fait que Gelb et Goldstein considèrent à partir du même concept de *détour*, les frontières entre une psychologie normale et une psychologie pathologique comme poreuses, car le détour plutôt que la compensation est un moyen dont l'homme normal dispose aussi (cf. [Gelb, 1933 ; Goldstein, 1933]).

Alors, on voit émerger une idée commune en ce qui concerne une théorie de la langue. La langue n'est pas considérée comme un instrument ou un moyen mais comme "une révélation de l'être intime et du lien psychique qui nous unit au monde" [Goldstein, 1933, p. 496]. Une idée qui a été développée à la fin des années 20-début des années 30 par des chercheurs de différentes disciplines. Par conséquent une collaboration entre les disciplines de la langue n'a pas dû attendre les grands projets d'interdisciplinarité qui depuis les années 50 — chaque fois renouvelés — ont rarement influencé les débats épistémologiques dans les sciences humaines. Le "débit expressif", "l'anthropomorphisme du sujet" et "les détours" considérés comme "lieux" d'une étude de la langue semblent à première vue aller à l'encontre d'un souci épistémologique dominant dans les sciences humaines depuis le début de ce siècle. En analysant les "détours" on ne va certes pas comprendre comment on pourrait dans les sciences humaines accéder à une scientificité comparable à celle des sciences naturelles, mais néanmoins cet objet d'étude va nous enseigner "l'importance de la structure individuelle pour toutes les activités de l'homme" [Goldstein, 1933, p. 434]¹¹. Donc il semble que les détours et le débit expressif se prêtent particulièrement bien à être les objets de cette science qui a été vivement demandée par la majorité des auteurs du numéro exceptionnel, à savoir cette science de l'homme. Que cette science ne puisse pas se détourner des questions épistémologiques se comprend de soi, mais peut-être va-t-elle essayer de les poser non pas sur le plan des méthodes mais sur celui des objets, car trouver des objets comme le débit expressif et le détour qui soient propres à la science de l'homme, constitue déjà un problème de recherche, et pas le moindre.

¹¹Goldstein poursuit en disant que cette importance de la structure individuelle a été indiquée depuis longtemps en pathologie et notamment par les auteurs français comme Charcot et Ballet.

(Université de Genève)

Bibliographie

BALLY (C.)

1925, *Le Langage et la vie*, Genève, Droz, 1965.

BENJAMIN (W.)

1935, "Problème de sociologie du langage", p. 81-115, in *L'Homme, le langage et la culture*, Paris, Gonthier-Médiations, 1974.

BERGSON (H.)

1906, *Les Données immédiates de la conscience*, Paris, F. Alcan.

BINSWANGER (L.)

1926, "Zum Problem von Sprache und Denken", p. 308-345, in *Ausgewählte Vorträge und Aufsätze, Band II, Zur Problematik der psychiatrischen Forschung und zum Problem der Psychiatrie*, Bern, Francke, 1955.

BRUNOT (F.)

1926, *La Pensée et la langue : méthode, principes et plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français*, Paris, Masson.

BÜHLER (C.)

1931, *Kindheit und Jugend : Genese des Bewusstseins*, Leipzig, S. Hirzel.

BÜHLER (K.)

1927, *Die Krise der Psychologie*, Frankfurt/M., Berlin, Wien, Ullstein, 1978.1933a, *Ausdruckstheorie : das System an der Geschichte aufgezeigt*, Jena, Fischer.1933b, "L'Onomatopée et la fonction représentative du langage", *Journal de psychologie*, vol. 30, 1-4, p. 101-119.1934, *Sprachtheorie : die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, New York, Fischer, 1982.

CARNAP (R.)

1934, *La Science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage*, Paris, Hermann.1935, *Le Problème de la logique de la science : science formelle et science du réel*, Paris, Hermann.

CASSIRER (E.)

1923, *La Philosophie des formes symboliques*, vol. 1, *Le Langage*, Paris, Minuit, 1972.1924, *La Philosophie des formes symboliques*, vol. 2, *La Pensée mythique*, Paris, Minuit, 1972.1933, "Le Langage et la construction du monde des objets", *Journal de psychologie*, vol. 30, 1-4, p. 18-44.

CHISS (J.-L.), PUECH (C.)

1997, *Fondations de la linguistique : études d'histoire et d'épistémologie*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

DELACROIX (H.)

1924, *Le Langage et la pensée*, Paris, Alcan.

FEHR (J.)

1995, "«Le Mécanisme de la langue» entre linguistique et psychologie : Saussure et Flournoy", *Langages*, n°120, p. 91-105.

FREGE (G.)

1879, *Begriffsschrift, eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973.

FRIEDRICH (J.)

à paraître, "L'Unité de la psychologie : les années 20", *Bulletin de psychologie*.

GELB (A.)

1933, "Remarques générales sur l'utilisation des données pathologiques pour la psychologie et la philosophie du langage", *Journal de psychologie*, vol. 30, 1-4, p. 403-429.

GOLDSTEIN (K.)

1933, "L'Analyse de l'aphasie et l'étude de l'essence du langage", *Journal de psychologie*, vol. 30, 1-4, p. 430-496.

HUMBOLDT (W.)

1867, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts (Einleitung zum Kawi-Werk)*, Werke, Akademieausgabe, vol. VII, 1^{ère} partie.

JAMES (W.)

1909, *Précis de psychologie*, Paris, M. Rivière.

1914, *Psychology : Briefer Course*, London, Macmillan.

JORDAN (L.)

1933, "La Logique et la linguistique", *Journal de psychologie*, vol. 30, 1-4, p. 45-56.

MAROUZEAU (J.)

1923a, "Langage affectif et langage intellectuel", *Journal de psychologie*, vol. 20, 6, p. 560-576.

1923b, "Le rôle de l'interlocuteur dans l'expression de la pensée", *Journal de psychologie*, vol. 20, 1, p. 12-18.

1930, "Prévision et souvenir dans l'énoncé", *Journal de psychologie*, vol. 27, 1-2, p. 99-111.

MEILLET (A.)

1933, "Compte rendu «*Journal de psychologie* : numéro exceptionnel (15 janvier-15 avril 1933), *Psychologie du langage*, Paris, Alcan, in-8, 496 p.»", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 34, fasc. 3, p. 20-26.

MEYERSON (É.)

1930, "La Pensée et son expression", *Journal de psychologie*, vol. 27, 7-8, p. 497-543.

NETHERCOTT (F.)

1995, *Une rencontre philosophique : Bergson en Russie (1907-1917)*, Paris, L'Harmattan.

OSGOOD (C. E.), SEBEOK (T.), éd.

1965, *Psycholinguistics : A Survey of Theory and Research Problems*, Bloomington, London, Indiana University Press.

PARIENTE (J.-C.)

1969, "Présentation", p. 9-35, in *Essais sur le langage*, Paris, Minuit.

PIAGET (J.)

1923, *Le Langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé.

«Psychologie du langage»

1933, numéro exceptionnel, *Journal de Psychologie*, vol. 30, 1-4.

SAUSSURE (F.)

1916, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1986.

SECHEHAYE (A.)

1930, "Les Mirages linguistiques", *Journal de psychologie*, vol. 27, 5-6, p. 337-366.

1933, "La Pensée et la langue ou comment concevoir le rapport organique de l'individuel et du social dans le langage", *Journal de psychologie*, vol. 30, 1-4, p. 57-81.

VYGOTSKI (L.)

1925, "La Conscience comme problème de la psychologie du comportement", *Société française*, 50, 1994, p. 35-50.

1934, *Pensée & langage*, Paris, La Dispute, 1997.

WERNER (H.)

1932, *Grundfragen der Sprachphysiognomik*.